

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 44, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 89–97.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

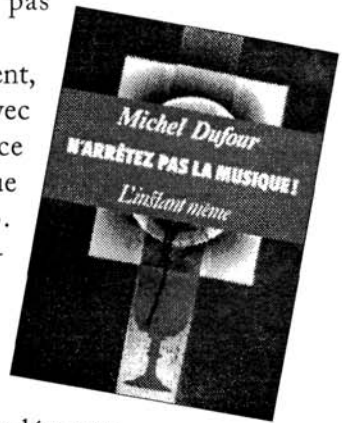
Génération perdue

Michel Dufour, *N'arrêtez pas la musique!*, Québec, L'instant même, 1995, 101 p.

Exactement dix-huit textes pour moins de cent pages : on rencontre donc, dans ce troisième recueil de Michel Dufour (après *Circuit fermé*, L'instant même, 1989, et *Passé la frontière*, L'instant même, 1991), des nouvelles très brèves. Nouvelles ? Certains textes me semblent plus proches du poème en prose, ou du fragment. Mais bon. Il est de ces débats qu'il vaut sans doute mieux ne pas ouvrir.

La musique fait, un peu artificiellement, l'unité de ce recueil. Cela commence avec une évocation de Robert Schumann, ce maître allemand de l'esthétique romantique qui fut emporté par la folie en 1856. Seront ensuite convoqués les Mahler, Prokofiev, Mozart, Schubert, Brel et d'autres, chacun de ces musiciens s'accordant au ton ou au propos d'un récit. Le procédé n'est pas inintéressant ; il est cependant dommage qu'au grand Schubert soit accolée une nouvelle un peu mièvre (le compositeur méritait plus de vrai pathétique, et moins de pathos).

La jeunesse est l'un des thèmes privilégiés par Michel Dufour. De ces nouvelles qui parlent d'enfances brisées, d'adolescences gâchées, on retiendra d'abord « Cinq dans une planque », incontestablement le texte le plus fort de tout le recueil. À trois garçons des rues qui vivent clandestinement dans un garage se joindront une sorte de fils à papa, puis Félicia. Quinze ans, la drogue, la prostitution et la mort. Ce problème de société qui éveille toutes les sensibleries et engendre les meilleurs senti-



ments, Dufour l'aborde avec justesse, qui parvient à se glisser dans l'esprit de ces jeunes paumés. Ce texte intense et maîtrisé, qui contient ce qu'il faut d'émotion et de cruauté, est incontestablement le plus fort du recueil.

On regrette que des anecdotes anodines, voire insipides, côtoient un tel récit. Ça n'est pas qu'elles soient mal écrites, ces histoires sur l'homme qui laisse son emploi (qui s'en délivre, faudrait-il dire), sur l'écrivain qui constate que les mots parfaits de Brel l'ont accompagné pendant vingt ans, sur le rêveur constamment en porte-à-faux, en état de déséquilibre par rapport à son entourage... Mais ce sont là des situations convenues et Dufour, nouvellier au talent inégal, ne réussit guère à en transcender la banalité. Il se montre plus habile dans les quelques récits à saveur fantastique ; ainsi « Dames au parc devant un inconnu », texte loufoque et quelque peu bizarre, vaguement surréaliste, possède une fraîcheur et une ironie irrésistibles.

Recueil disparate, qui mêle la légèreté à des accents pathétiques et nostalgiques, *N'arrêtez pas la musique!* n'est cependant pas un livre raté, peu s'en faut. Il y a ici des textes audacieux, du style ; il manque peut-être une certaine maturation de l'écriture.

Francine Bordeleau

L'auteur et ses créatures

Michel Dallaire, *Dans ma grande maison folle*, Sudbury, Prise de parole, 1995, 123 p.

Il existe dans la province désormais ultraconservatrice de Mike Harris quelques enclaves francophones dont Prise de parole — un nom au militantisme on ne peut plus justifié, qui illustre bien la vocation d'une maison qui « se veut animatrice des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario » — est en quelque sorte devenu la maison d'édition officielle. Ou, du moins, l'éditeur privilégié. Toutefois, et c'est

tant mieux, on n'exige guère des auteurs que leurs thèmes et leurs problématiques témoignent de la difficulté d'être franco-ontarien ; il leur suffit d'écrire en français.

C'est ainsi qu'à l'instar de certains auteurs acadiens, Michel Dallaire (qui publie, avec *Dans ma grande maison folle*, son cinquième livre mais son premier recueil de nouvelles) ne revendique ni ne combat. Il y a bien un leitmotiv, un peu trop clairement explicité — et, en même temps, artificiel, plaqué — dans les premières et dernières nouvelles, qui veut donner au recueil un semblant d'unité ; mais ce fil conducteur se rapporte à l'écrivain (l'écrivain comme personnage du récit) et au processus de création.

« Au fond de mes tiroirs, dans la poussière des lieux secrets, je sais que respirent déjà d'autres êtres mal définis qui me demandent de leur ouvrir, de les accueillir, ici, dans ma grande maison folle », dit le narrateur de la nouvelle éponyme du recueil. Il nous faut bien lire cette phrase comme l'annonce d'un projet, que récapitule le dixième et dernier texte (« Quand il m'écrivit ») : « Depuis que je travaille avec lui, j'ai été barman, vieille femme, mendiant, parolier, comédien bedonnant qui pianote sa vie dans la pénombre des débuts de fins de semaine... » Tous ces personnages, à tour de rôle, sont effectivement apparus et ont constitué le centre d'une nouvelle, comme s'il s'agissait pour chacun de venir faire son petit numéro. Numéros, est-il besoin de le préciser, dûment orchestrés par un auteur-narrateur lui-même personnage dont la présence est — par effet d'accumulation, si l'on peut dire — de plus en plus pesante au fur et à mesure qu'avance le recueil.

On en vient à croire que la plus grande originalité de ce livre consiste à répéter que la fiction est la fiction ; mais cette proposition recommandant au lecteur de ne pas être dupe de



l'anecdote, nombre d'écrivains l'ont déjà soutenue avec davantage de subtilité. Quant aux anecdotes elles-mêmes, aux « histoires », elles n'ont qu'un intérêt relatif. Dans « Madame X », par exemple, une vieille dame meurt; son voisin d'en face est alors amené à entrer dans le logement de celle qui était restée pour lui, malgré des années d'observation, un mystère. Du coup, pour la première fois, il voit sa propre fenêtre du point de vue de la vieille dame. Allons donc ! C'est l'histoire, classique, du voyeur regardé. Ailleurs, Dallaire nous livre ses considérations sur la fièvre du vendredi soir dans les bars, ces exutoires pour les frustrations subies durant la semaine. Ou sur la guerre. Or, la manière, la matière et le style de cette « Nouvelle de guerre » aux allures de poème en prose ne sont pas sans rappeler ceux des textes « engagés » des années soixante-dix. Et tout du long se poursuit la même impression de déjà-lu.

À ces histoires sans conséquences, où l'on cherche vainement à dégager des temps forts, s'ajoute, parfois, une maladresse stylistique. « Un après-midi thérapeutique », « une étrange somnolence s'empare de mes conversations avec elle » : ces constructions, pour ne citer que celles-là, ne me semblent pas des plus heureuses. Bien loin, en somme, des extravagances que laisse pourtant espérer le titre. *Dans ma grande maison folle* est un recueil au ton et au propos plutôt convenus.

Francine Bordeleau

La mémoire des lotophages

Daniel Sernine, *Sur la scène des siècles*, Montréal, Les publications Ianus, 1995, 144 p.

Anne Legault, *Récits de Médilhaut*, Québec, L'instant même, 1994, 160 p.

Le mythe est, selon la connotation la plus glorieuse du terme, ce récit fabuleux qui se transmet par la tradition

et met en scène des êtres incarnant, sous une forme symbolique, les forces de la nature, les aspects les plus intimes de l'humaine condition. Dans un sens péjoratif, il désigne ce qui n'existe pas, ce qui est pure chimère, parfois aussi vulgaire construction racoleuse de l'esprit le plus déréglé. Dans des milliers d'années, ceux et celles qui évoqueront notre mémoire seront-ils des mythographes... ou passeront-ils pour de pauvres mythomanes ?

C'est le mythe qui porte le plus récent recueil de nouvelles de Daniel Sernine, parmi les derniers d'une longue lignée d'ouvrages publiés en moins de vingt ans, son troisième recueil solo paraissant aux éditions Ianus — les statistiques pourraient s'allonger, Daniel Sernine est un auteur parmi les plus prolifiques de sa génération.

En dépit de la publication éclectique de certains textes de *Sur la scène des siècles* préalablement dans différents recueils et périodiques, et du voyage fulgurant à travers les siècles dans lequel ces récits nous entraînent successivement, ce recueil est habité par une unité ni thématique ni stylistique, mais littéralement organique. L'auteur nous convie en effet à un parcours diachronique du mythe par l'observation ponctuelle de différentes fables qui tissent notre imaginaire, mais observées ici selon une focalisation inédite. Cet itinéraire fabuleux puise à différents récits qui, sous la plume de Daniel Sernine, apparaissent sous un jour nouveau : l'histoire d'un amour impossible dans la Babylone antique (« Babylone ») ; un récit apocryphe et absurde de Schéhérazade (« Histoire de l'oiseau d'Alep et des six voleurs ») ; une variation sur le thème du vampire (« Ses dents ») ; la découverte improbable et néfaste d'une tête qui a fait couler beaucoup d'encre judéo-chrétienne (« La tête de Jokanaan ») ; etc.

La vie éternelle est au cœur de la plupart de ces nouvelles, qu'elle prenne



la forme d'un éternel ennui, comme dans « Souvenirs de lumière » ou d'un éternel recommencement, comme dans « Sur la scène des siècles ». Tout ceci est bien sérieux, bien lourd, direz-vous ? Par moment, certes, thématique oblige, on retrouve plus de tragique que de comique dans ces tranches d'épopées fantastiques, mais pas toujours, heureusement.

Daniel Sernine use en effet ici d'une écriture plutôt habile, qu'il nuance au gré des nouvelles. Généralement alerte, parsemé de clins d'œil, à certains moments purement descriptif, parfois un tantinet trop brut ou juvénile, son style sert assez bien ces nouvelles en évitant de leur conférer un ton trop sentencieux et de les faire sombrer dans un pathétique de mauvais aloi. Au contraire, *Sur la scène des siècles* possède la très grande qualité de camper ces figures épiques dans un décor qui, pour lointain qu'il puisse nous sembler sur le plan spatio-temporel, ne nous en est pas moins familier et, littéralement, *communiquable*.

J'ai des voisins, je sens vaguement leur présence muette, mais leur torpeur est profonde. L'un d'eux, chanceux, a reçu la visite des pillards, quelque part durant le premier millénaire de notre séjour. (p. 17)



Si Daniel Sernine plonge à la source des grands mythes humains, c'est à une entreprise toute différente que s'attelle Anne Legault dans *Récits de Médilhaut*. Elle s'engage dans une lecture doublement synchronique du bouleversement crucial, bouleversement destiné à signer la fin de notre civilisation et à laisser entrevoir la suivante.

Encore ici, le recueil était menacé d'éclectisme : qu'ont en commun en effet la petite histoire d'un voyeur stoïque qui épie sa voisine (« Épi »), une « Rétrospective Chaplin » (« Lark ») et un parcours sur une terre dévastée à la Chelsea Quinn Yarbro (« Peck ») ? Rien en fait, sinon qu'ils sont les signes de la fin d'un règne, d'un cycle.

Les rattus rattus, les noirs convoyeurs de la peste, avaient régné sur le monde avant les norvegicus qui, eux, avaient conquis la terre entière [...]. Les noirs n'aimaient que les hauteurs, la chaleur, étaient plutôt végétariens et trouvaient encore le moyen de s'étonner de leur déclin. Mais à Médilhaut, comme ailleurs, ils se repeuplaient. Ils supportaient mieux la chaleur que les gris, auxquels faisaient cruellement défaut des égouts tentaculaires ramifiant tout le sous-sol, portant l'eau à chaque maison. Le beau temps de l'autre siècle était bien fini. (p. 92)

Aussi, plutôt que de constituer la réunion fortuite d'un ensemble de nouvelles disjointes, comme c'est le cas de plusieurs recueils de nouveaux-elles venus-es dans la publication de recueils solo, d'une écriture maîtrisée, cet ouvrage se donne à lire comme un autre de ces quasi-romans qu'on rencontre parfois en nouvelle.

Différents personnages en effet se croisent et resurgissent au gré de ce recueil. Il y a par exemple Big, la fille du cuisinier déchu parce qu'il lisait des livres, qu'on retrouve plusieurs années plus tard, rompue par l'existence misérable qu'elle a menée, mais marchant vers la promesse d'une nouvelle vie (« Big », « Cent »). Il y a également Lark Marais, marqué d'une autre manière du sceau de l'infamie, qui découvre peu à peu la véritable fin de son existence, celle d'apporter la mort à ceux et celles à qui elle est due (« Lark (jour) », « Lark (nuit) », « Lark (mort) »). Les liens entre les nouvelles se démultiplient d'ailleurs à l'infini, puisque entre le monde qui présente encore les signes du familier et celui qui lui succède après le cataclysme décisif, Anne Legault fait jouer toute une série de correspondances qui se conjuguent l'une à l'autre et se (et nous) confondent.



Au milieu de cette galerie de personnages, une parenté surgit toutefois : tous sont des parias, des incompris, des déchets pour ainsi dire d'une nouvelle société sauvage qui n'a pas su leur faire une place, et qui sont seuls, désespérément seuls, même lorsqu'ils se mettent à cent pour fuir un monde qui les décline et les chasse sans merci.



La vie est un cycle sur lequel nos petits destins particuliers se projettent à l'infini, voilà l'une des préoccupations que partagent ces deux recueils.

Dans la nouvelle éponyme de *Sur la scène des siècles*, hommage au théâtre où tous les mythes s'actualisent et s'enchevêtrent à l'envi, c'est un personnage qui se rappelle, fugitivement, qu'il a toujours su qu'il était de ceux pour qui toute chose n'a jamais de fin et recommence toujours en un autre lieu, un autre temps.

« Et tu oublieras », m'a assuré Éloïse. « Les éclipses sont longues, et fréquentes. Seul l'amour, certains amours, parviennent à éveiller notre mémoire. Et certaines scènes, certaines conjonctures. Des portraits, parfois. Tu verras, ça te reviendra. »

« Nous ne mourons pas. »

Depuis quand ? (p. 136)

Dans *Récits de Médilhaut*, on retrouve un éternel recommencement croqué sur le vif, si j'ose dire, un renouveau en train de s'accomplir, plein de promesses et de potentiels désenchantements :

— Mais maintenant, je dis ceci : si nous passons dans l'Ancien Monde, si dans cette partie de l'Ancien Monde nous pouvons vivre en paix et libres de nos actes, les livres nous aideront. Justement parce que nous avons tous la mémoire de la douleur, il ne faut pas la perdre. Seule, j'aurais vécue [sic] avec le souvenir de mes lectures. Avec d'autres, je préfère lire

de nouveau. Qui dit que dans cent ans, nos descendants, si nous en avons, ne voudront pas franchir le détroit dans l'autre sens, et défaire ce que nous sommes sur le point d'accomplir ? Les livres peuvent faire beaucoup de bien, les livres peuvent faire beaucoup de mal, mais sans eux, nous n'aurons ni l'un ni l'autre. (p. 153)

Ces deux recueils sont aussi étroitement unis, à un autre niveau, par le genre qu'ils exploitent (je ne parle pas ici de la nouvelle, qui serait plus une forme qu'un genre), ni tout à fait science-fictionnel (peu s'en faut !) ni vraiment fantastique, et qui doit beaucoup à l'épopée fantastique ou, dans son sens anglo-saxon, à la *fantasy*. Bien sûr, une fois qu'on a relevé cette marque générique, tout reste encore à dire sur ces textes, mais cette observation jette néanmoins un éclairage fort révélateur sur un autre de leurs points communs, soit la faculté qu'ils ont, à partir d'une expérience particulière et d'une perspective singulière, de nous parler d'enjeux qui visent à l'universel et qui, à leur tour, nous ramènent paradoxalement à ce que l'existence a de plus subjectif à nous proposer.

Curieusement, l'espace-temps subit à peu près le même traitement dans ces deux ouvrages. Dans le recueil de Daniel Sernine, le Montréal d'aujourd'hui sert de lieu de convergence et de point de départ en quelque sorte à une lecture de l'histoire vue comme une enfilade inlassable de rencontres aveugles qui, lorsqu'elles sont suffisamment intenses, nous permettent, momentanément, de recouvrer la vue. Chez Anne Legault également, le Montréal qui nous est familier agit comme une référence incontournable et récurrente.

On ne parle bien que de ce que l'on connaît ? Sans doute. Ces deux recueils en tout cas semblent suggérer par l'(heureux) exemple qu'on ne peut aller vers l'autre et l'ailleurs que lorsqu'on se connaît bien. Tout le reste n'est que littérature ? Hum...

Sylvie Bérard